

POÈMES

La mort du vieux chêne

Il est, dans la campagne périgourdine, près d'une courbe paresseuse de la Dordogne, un très vieux chêne, mort depuis des années, mais que personne n'a jamais abattu.

Il surplombe un champ de tournesols l'été, la terre ocre labourée l'hiver, au pied d'un vieux village moyenâgeux.

Il est mort, pourtant il s'en dégage une étonnante impression de force et d'éternité, tant il semble être la mémoire du passé, du présent, de l'avenir...

Ainsi il est mort le vieux chêne centenaire
Qui depuis des lustres lançait vers le ciel
Ses branches tortueuses, ange tutélaire
D'un monde émotionnel.

Naguère encore, parmi son épais feuillage,
Le ciel riait bleu de cent gazouillis d'oiseaux.
Haut, impavide, il surplombait tout le bocage,
Fier de ses verts rameaux.

Des chuchotis complices du bruissant silence
L'animaient dès lors que s'éveillait l'aube grise.
A tout un petit peuple il accordait audience,
Susurrant dans la brise.

Or voici qu'il est tout enténébré d'absence,
Il s'ensommeille, il se meurt, il agonise...
Jadis harpe éolienne, il n'est plus que silence,
Dans le vide il s'enlise.

Noire virgule de béance vaporeuse,
Pailleté de brun, drapé de solitude,
Il est encore, pourtant, richesse précieuse,
Il est infinitude.

Au pic qui dans son tronc s'est creusé un abri,
Aux larves invisibles dans leur galerie,
À la mousse qui tremble dans le vent, voici
Qu'il est source de vie.

Bien plus, pour l'homme, il est évasion et mystère,
Une musique trouée de moirure et d'ombre,
Un silence qui monte comme une prière,
Quand l'heure se fait sombre.

Alors, promeneurs, arrêtez-vous un moment.
Ecoutez le vieil arbre qui parle tout bas.
Laissez-le vous emporter vers le firmament,
Loin du monde ici-bas.

Son doux chuchotis dans le crépuscule d'or
Sublime vos songes loin de la nuit claire,
Car, s'il parle si bas, c'est pour hâter l'essor
De votre imaginaire.

Il vous entraîne vers de lointains horizons,
Suggère les secrets d'une épopée ancienne,
Conte les mystères de prochaines saisons,
Il est la vie pérenne.

SIRIGI, février 2005

Sur un bois.

Je suis si transporté d'aise et d'estonnement
Quand j'entre dans ces bois, les loges éternelles
De Pan et de Sylvains, et des Dryades belles,
Qu'oubliant qui je suis, je perd le sentiment.

Puis lorsque je revien d'un tel ravissement,
Plein d'admiration par des sentes nouvelles,
Tout esmeu je m'escare où mes pensers fidelles
Et mes désirs ayez me mesnent.

Je contemple esbahi les pointes verdissantes
De ces bois ombrageux et leurs branches pendantes
Je me plais dans l'horreur de ces déserts plaisants.

Si mon soleil luisoit toujours dans ces contrées,
Pans, Dryades, Sylvains, par ces ombres sacrées,
Je jure qu'en ces bois je passerais mes ans.

Isaac HABERT, 1582.